
Comitato per la Edizione Nazionale delle Opere di

FEDERIGO ENRIQUES

ENRIQUES, FEDERIGO

Recensione a W. James, Philosophie de l'expérience (Paris, Flammarion, 1910)

Scientia **IX** (1911), pp. 226-228.



L'utilizzo di questo documento digitale è consentito liberamente per motivi di ricerca e studio. Non è consentito l'utilizzo dello stesso per motivi commerciali.

Il presente testo è stato digitalizzato nell'ambito del progetto "Edizione nazionale delle opere di Federigo Enriques"

*promosso dal
Ministero per i Beni e le attività Culturali
Area 4 – Area Archivi e Biblioteche
Direzione Generale per i Beni Librari e gli Istituti Culturali*

demeurées éternellement fermées? Ce n'est pas tout que d'être un « scientifique » et c'est même assez peu de chose. Ce dont nous avons besoin c'est de philosophes, mais de vrais philosophes, et non pas de professeurs de philosophie, dont nous avons trop en Europe. Pour être philosophe, il faut savoir exercer son jugement, savoir distinguer le vrai du faux, de façon à pouvoir monter toujours vers des vérités plus larges et plus générales. Mais on ne saurait exercer convenablement son jugement sans avoir reçu, au préalable, une forte éducation « générale ».

C'est ce que les Grecs, nos maîtres, les initiateurs de nos sciences, qui nous ont enseigné ce que c'est que la beauté et ce que c'est que la profondeur, comprirent si bien que Platon exigea comme condition première de l'admission d'un candidat à l'étude de la philosophie, qu'il eût qualifié d'abord en géométrie. Ici, comme en toutes choses, nous ne pouvons faire mieux que suivre l'exemple de cette immortelle nation. A mesure que nous la connaissons moins, à mesure que nous négligerons l'étude de l'antiquité classique sous prétexte de faciliter aux primaires la conquête des diplômes, ou sous prétexte de « modernisme » — dans cette mesure baissera notre niveau intellectuel et moral. Nous souhaitons de tout cœur que le livre de M. Mahaffy trouve un cercle nombreux de lecteurs en France — et ailleurs. Car l'illustre auteur — qui, lui, est un savant dans toute l'acception du mot — nous fait apprécier et aimer les Grecs, vénérer le haut et glorieux idéal de cette noble race d'artistes et de penseurs.

Moscou.

GEORGES CHATTERTON

WILLIAM JAMES - *Philosophie de l'expérience*. Un vol. in-12 de 358 pages. Ernest Flammarion, éd., Paris, 1910. ¹

On vient de publier sous ce titre la traduction française de la majeure partie des conférences réunies par W. James dans le volume *A pluralistic universe*. Le nouveau titre est loin de donner une idée du contenu de l'ouvrage, car il s'agit en effet non point d'une construction philosophique à base scientifique, mais plutôt d'une métaphysique religieuse.

Si toutefois nous croyons opportun de parler dans ces colonnes d'une tentative semblable, c'est parce que la position de l'auteur, ouvertement déclarée antiscientifique et antirationaliste, nous

¹ Juste au moment où nous examinons les épreuves de cette analyse, nous apprenons la nouvelle de la mort de l'illustre philosophe américain. Rendons hommage à sa mémoire.

semble infiniment plus proche de la science et de la raison que celle des philosophes pseudo-rationalistes auxquels il adresse particulièrement ses critiques.

En réalité, qu'est-ce que le rationalisme combattu par W. James? Il s'agit en premier lieu de cet habitus mental qui, dans l'histoire de la philosophie, est connu sous le nom de « réalisme »: l'habitude d'expliquer les parties au moyen du tout, au lieu d'expliquer le tout au moyen des parties. L'auteur oppose à cette doctrine son « empirisme » ou « nominalisme », et refuse de considérer les idées générales comme des entités pré-existant à leurs déterminations concrètes.

En second lieu, W. James combat, encore sous le nom de rationalisme, les philosophies dialectiques qui (précisément sur la base d'une intuition réaliste plus ou moins explicite) construisent une réalité ordonnée d'une manière discontinue par genres et par espèces irréductibles, comme les concepts élaborés par notre intellect. A une telle manière de voir il oppose une réalité continue, à la façon d'Héraclite, un flux de sensations qui constitue l'expérience immédiate et primitive dans son unité indivisible (Bergson).

Des intuitions et des observations de cette nature peuvent également être accueillies comme base d'une philosophie positive, qui recherche, au moyen de procédés critiques, la valeur approximative de la connaissance par concepts et les conditions dans lesquelles se trouve possible la représentation intellectuelle de la réalité empirique.

Mais la pensée de W. James semble dominée plutôt par des préoccupations affectives que par le besoin critique d'éclaircir la fonction de l'intellect. Il n'en sait pas moins défendre sa raison des expressions abstruses et des non-sens que suscitent les fantômes du sentiment; il rejette les subtilités et les technicités qui enveloppent de ténèbres une si grande partie du public philosophique; il affirme à nouveau l'intérêt qui s'attache à la vérité elle-même contre le poids exorbitant attribué aux opinions des philosophes, indépendamment de leur valeur; et par là, se montrant rebelle aux défauts traditionnels des écoles, il acquiert — déjà pour ce seul fait — la sympathie des esprits libres.

Sa critique ne s'étend pas plus loin au service de la science. Il manifeste même à ce point l'antique aversion des romantiques pour la compréhension froide et déterminée du réel qui appartient à la raison scientifique.

Il veut une vision plus colorée du monde, une communication sympathique avec les choses, qui aboutit en dernière analyse à l'expression poétique du sentiment subjectif, plus précisément d'un sentiment religieux.

En effet, toute la posture antiscientifique de W. James se réduit à affirmer qu'il y a place pour une représentation artistique de la réalité, là où la sphère de nos valeurs affectives se prolonge grâce à notre attachement à une sphère plus compréhensive. Or, quel esprit scientifique voudrait contester cette liberté poétique, tout en réservant son jugement sur quelques assertions de la gnoséologie pragmatique invoquée par l'auteur?

Du reste, la religion de W. James, telle qu'elle se manifeste à travers la critique de Hegel comme à travers l'exposition de Techner et de Bergson, ne se heurte en rien avec la vision scientifique du monde.

Le philosophe abat les sophismes les plus enracinés de la théologie traditionnelle, en dénonçant l'absurdité qui se trouve dans le concept de Dieu comme *absolu*, aussi bien suivant le théisme que suivant le panthéisme. Mais, à l'hypothèse d'une conscience et d'une personnalité infinie il oppose l'hypothèse, non plus contradictoire et dépourvue de sens, d'un nombre multiple de consciences et de personnalités finies, c'est-à-dire d'esprits supérieurs, dont la vie comprenne celle de l'homme, au même titre que la vie humaine comprend celle des cellules qui en composent l'organisme. C'est ainsi précisément qu'il se plaît à suivre l'intuition poétique de Techner, en suscitant devant nos yeux le fantôme de l'âme de la terre », qui accueillerait en une synthèse organique toutes les pensées humaines.

Ce retour à l'animisme primitif comme terme d'une élaboration philosophique paraîtra, à plus d'un, chose mesquine et ridicule. Et toutefois il s'agit de la libre création de fantômes suscités par l'activité poétique et religieuse qui agite le fond de l'âme humaine.

L'esprit logique n'a rien à opposer à quiconque cherche dans de semblables constructions une satisfaction de sentiment, pourvu que la raison ne soit point pliée aux exigences de ce dernier, comme il arrive dans les sophismes de la théologie moderne. Et la sympathie de chacun va à toute âme humaine qui, s'abstenant de toute falsification intellectuelle, manifeste de cette manière la sincérité et la spontanéité de sa propre pensée religieuse.

Bologna, Università.

F. ENRIQUES